

du *Franc-Parleur* trouveront, dans le volume 1870-71, sa biographie écrite par M. Ernest Tremblay. Gosselin, autre musicien ambulante, est aussi bien connu.

Il cumule, puisqu'il joue du violon et chante en même temps. Comme il voit à peu près assez pour faire une différence entre le Palais de Justice et un usurier qui passe, on le rencontre un peu partout dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville. Il s'aventure parfois jusqu'à la rue Saint-Denis ou la rue Saint-Hubert, mais ce sont ses plus grandes excursions.

Gosselin n'appartient à aucune école et se trouve, par cela même, partout chez lui.

Ce virtuose de la rue a un organe vocal que personne ne lui envie, mais qu'il ne voudrait pas céder non plus à personne, car s'il n'a pas des millions dans le gosier, son larynx lui fournit de quoi ne pas mourir de faim.

Une de ses chansons favorites est celle de M. de Lapalme, et il faut l'entendre chanter d'une voix émue :

Il épousa, ce dit-on.
Une vertueuse dame.
S'il avait vécu garçon.
Il n'aurait pas eu de femme.

Il en fut toujours chéri.
Elle n'était point jalouse.
Sitôt qu'il fut son mari
Elle devint son épouse.

Il passe près de huit ans
Avec elle, fort à l'aise.
Il eut jusqu'à huit enfants
C'est la moitié de seize.

Gosselin est encore jeune, il a à peine trente ans, mais le métier qu'il fait l'a vieilli avant l'âge.

* * Chose étrange, Québec n'a point de célébrités de ce genre, et comme j'en demandais la raison plusieurs personnes me dirent que la faute en était au Conseil-de-Ville qui défend de cultiver les beaux-arts en pleine rue.

Faucher de St Maurice, qui était présent, ne fut pas de cet avis et répondit : *Nin*. (Et il a une manière brève, sèche et nasale de dire Nin qui ne souffre pas de réplique).

— Quel est donc votre avis ? lui dis-je.

— Question de température.

— Comment cela ?

— C'est le Nord-est qui casse les chanterelles.

Tout s'explique alors.

Faucher ajoute même que le violoniste ambulante ne commence à vivre que sous la latitude de Trois-Rivières, et je m'en rapporte à lui.

La plupart des villes ont leurs célébrités des rues, et tous ceux qui ont vécu à Boston, ont connu la vieille Française légendaire et presque Centenaire, qui assise sur le *Common*, tournait mélancoliquement tout le jour la manivelle d'un instrument presque aphone.

Cette vieille était, dit-on, veuve d'un officier qui avait servi sous Napoléon 1er, et son portrait a souvent été publié dans les journaux de la ville. Elle faisait pour ainsi dire partie de l'histoire de Boston.

Il me resterait bien à parler des joueurs d'orgue de barbarie, mais ils sont peu intéressants ; la plupart d'entre eux, pour ne pas dire tous, ont bon pied bon œil, et sont consciencieusement paresseux.

On m'a dit que quelques-uns avaient des propriétés et que, règle générale, ils ne sont pas à plaindre.

Que le Conseil-de-Ville de Montréal impose à ces gens là une licence de cent piastres, si cela lui fait plaisir, personne ne s'en plaindra, mais je demande grâce pour les pauvres violoneux ou chanteurs aveugles qui méritent plus de pitié que de taxes.

* * Oh, les drames de la vie !

Dans un pauvre village du comté de Montcalm, vivaient deux pauvres vieux époux ; lui, avait près de quatre-vingt ans, elle, environ soixante-dix.

Ils vivaient, est presque une figure, car il serait plus vrai de dire qu'ils essayaient de s'empêcher de mourir.

Aux premiers beaux jours du printemps dernier, le vieux fit une certaine quantité de sucre d'érable qu'il vendit et livra à Montréal à des individus qui lui rirent au nez quand il en demanda le paiement.

Il déposa bien une plainte à la Cour, mais le coup était trop rude pour le vieillard, car le prix du sucre d'érable représentait pour lui et sa compagne du pain pour plusieurs mois, et il mourut avant que la cause ne fut entendue.

La tête de la malheureuse qui lui survivait ne put supporter ce choc, et, après avoir végété quelques mois, elle vint de se pendre près de la chaumière où, malgré toutes les privations, elle avait souri et aimé.

" Il y a, dit La Bruyère, une espèce de honte à être heureux à la vue de certaines misères."

C'est tristement vrai.

Raoul Renauld

EN FUMANT

J'ai le pénible devoir de vous annoncer une bien triste nouvelle.

Notre chevreuil, que nous gardions en domesticité depuis bientôt trois ans, et qui faisait presque partie de la famille, dégoûté de la compagnie des bipèdes, et désireux d'aller recueillir le dernier soupir de son grand-père, nous a laissés sans adieu la semaine dernière.

Un bon matin, comme je m'apprêtais à lui préparer son picotin, deux de mes petits frères vinrent me trouver et se braquèrent devant moi, me regardant d'un air tout-à-fait mystérieux. Je ne savais quoi penser de cette attitude de mauvaise augure et j'allais justement leur demander pourquoi ils avaient la figure si longue, lorsqu'ils rencontrèrent mes desirs et m'annoncèrent sentencieusement et avec beaucoup de ménagements, la fuite prématurée de notre petite bête.

Je fus subitement pris d'un spasme, et la colère ne fut pas longue à surmonter ma douleur :

— L'ingrat ! m'écriai-je. Nous avoir quittés sans avoir daigné nous adresser un simple petit remerciement !... Comment ! nous qui l'avons traité aux petits soins depuis trois ans, nous qui nous sommes ôtés les nanans de la bouche pour lui donner, nous qui avons eu envers lui beaucoup plus d'égards qu'il n'en méritait, et nous avoir quittés subitement, sans qu'il y ait eu entre lui et nous aucune difficulté. C'est inconcevable !

Ruminant malappris ! être ingrat ! vilaine bête ! rapaceux quadrupède !...

Et j'égrenai sur le même ton tout un chapelet d'imprécations les unes plus salées que les autres, pestant contre l'animal qu'hier encore j'aurais pu embrasser... dans mes bras et caresser de mes mains.

De même que ces gens colères qui, après un violent accès de rage, jettent leur casquette à leurs pieds, et restent quelques instants dans un état de prostration morale, je ruai loin de moi mon couvre-chef et je fus, pendant deux ou trois minutes, plongé dans un anéantissement complet, réaction qui suit toujours une violente colère.

Depuis, j'ai pris la chose philosophiquement, et me suis fait, en mon for intérieur, les petites réflexions suivantes :

Dois-je attendre plus d'un animal qui est sensé ne pas être raisonnable, qu'il nous est souvent permis d'attendre d'un homme, être raisonnable ? Ai-je le droit de me récrier contre l'ingratitude d'une bête sauvage, lorsque je vois tout autour de moi des actes de la plus noire ingratitude dont se rendent coupables des êtres civilisés, doués d'une faculté intellectuelle plus développée que celle d'une bête des bois, dont les mœurs sont polies et lustrées d'un vernis divin, dont l'âme, miroir de l'intelligence, est créée à l'image de Dieu ?

Non....

Je ne puis pas sensément renier une telle bête ingrate. Il ne m'est point permis de conserver le moindre grief contre cet animal.

Je ne puis pas et je ne voudrais pas non plus faire sentir à cette bête, d'une manière ou d'une autre, la déception que m'a causée son manque de reconnaissance, parce que tous les jours je serais forcé, pour être conséquent avec moi-même, pour être impartial dans ma justice, pour sévir

également contre tous ceux qui se rendent coupables d'ingratitude, je me verrais obligé, dis-je, de châtier la plupart de mes semblables, et peut-être moi-même en premier lieu.

La gratitude est un vain mot. C'est un terme qui ne trouve sa raison d'être que dans les romans honnêtes. Et l'on vante les progrès industriels de notre siècle, et l'on exalte le génie de nos contemporains, et l'on se fait une gloire de l'état de choses actuel, tant en matières religieuses que politiques.

Beaux progrès, va s'en dire ; génies brillants, en effet ; encourageantes perspectives, évidemment.

* *

En réponse à une demande que m'avait faite M. J. M. LeMoine, de Québec, de lui donner des détails d'une chasse aux chevreuils que je venais de faire ainsi que quelques notes caractéristiques sur cette gentille petite bête, je lui adressai la lettre que vous lirez subséquemment. Dans le temps, M. LeMoine adressa ma lettre à M. Léon Bossue dit Lyonnais, alors directeur de la *Feuille d'Érable*, de New-York, et ce dernier la publia dans le numéro du 15 mars 1888 du journal qu'il rédigeait.

Croyant que cette lettre pourrait vous intéresser quelque peu, et vous faire rire un tantinet, je me permets de vous en donner une partie ci-dessous :

Les chevreuils que nous avons capturés, M. Louis de Curzon et moi, sont morts, écorchés et en grande partie mangés.

Cependant, nous en avons encore un vivant chez nous. C'est un mâle. Il est parfaitement apprivoisé. Nous le laissons vagabonder tout le jour aux alentours de la maison et jamais il ne s'en éloigne que pour aller voir passer le monde au chemin. Il aime la compagnie voyez-vous, et il ne se plaint que parmi les bipèdes. D'odie de goût, n'est-ce pas, étant données ses quatre pattes ?...

Il a certainement étudié l'hygiène. C'est pour cela qu'il ne manque jamais, tous les jours, de prendre de l'exercice, même violemment. Il n'est pas du tout sédentaire. Aussi sommes nous tout décontenancés lorsque, pendant que nous le cajolons et le flattons, il nous part d'entre les jambes comme une bombe, son bout de queue roide et droit en l'air en guise de pavillon ou de gouvernail, et se dirige d'un trait, en plusieurs entrechats plus ou moins réguliers, au bout opposé de notre propriété. Rendu là, il s'arrête *subito*, comme dit papa, regarde en arrière, le nez au vent et les narines dilatées, et s'en revient sur le même train, faisant des sauts de côté, comme les jeunes veaux quand ils sentent du vent.

Rien de plus drôle que de le voir ainsi gambader. On dirait qu'il fait cela pour nous amuser, car il a l'air à regarder l'effet désopilant produit sur nous par sa course folle ; et s'il voit que nous rions à nous en rompre la rate, rien de plus pressé pour lui que de recommencer ses courses échevelées avec addition de cabrioles et de ruades à s'en désarticuler l'arrière-train.

Ces petites bêtes sont vraiment intelligentes, il faut les étudier de près et les voir tous les jours pour s'en rendre compte. J'oserais m'en dire qu'une fois domestiquées, elles ont la fidélité et la reconnaissance du chien pour celui qui en prend soin.

Mais, je ne sais pas par quelle bizarrerie, les chevreuils ont une antipathie prononcée pour le beau sexe. Peut-être pouvons-nous attribuer cela aux traditions qui ont dû se conserver chez les chevreuils et lesquelles traditions leur ont peut-être appris que c'était une femme qui avait été la cause de la dégénérescence de l'homme et des créatures que celui-ci avait à son service, et que cela devait être attribué à une simple curiosité féminine et *gastro-mique*. Je n'oserais rien affirmer, car je n'ai aucune preuve ; mais toujours est-il qu'ils n'ont pas en très haute estime les Vénus que nous chérissions, nous, les premières victimes du péché de leur grande maman Eve.

La vue des vieilles filles, surtout celles qui ont le bonnet de Ste-Catherine enfoncé jusqu'aux oreilles, semble plus particulièrement exciter la colère de notre chevreuil. Il se plaît à leur faire des peurs bleues en fongant à fond de train sur elles sans cependant leur toucher.

Il finira, ce gaillard-là, par nous jouer quelque mauvais tour. Il a déjà failli en faire tomber deux en syncope. En tous cas, je tiens toujours mes flocons de sels à la main et le fouet dans mes poches.

* *

Entre autres fautes typographiques qui se sont glissées dans mon *En fumant* de la semaine dernière, je noterai les suivantes : premier entrefilet, troisième paragraphe, deuxième ligne, au lieu de *destitutions injustes, cruautés, lisez destitutions injustes, criantes* ; deuxième entrefilet, premier paragraphe, première ligne, au lieu de *je viens de recevoir, gracieusement de l'auteur, lisez : Je viens de recevoir, gracieuseté de l'auteur*.

Raoul Renauld